

Il est toujours difficile de préciser, pour un individu distinct, quand commence l'adolescence et quand fini cet âge que l'on persiste à dire ingrat.

Généralement l'adolescent est toujours représenté avec les épaules étriquées, le dos courbe, les cheveux mal disciplinés, les jambes mal assurées, des bras immenses cherchant vainement une pose que termine des mains qui ne savent quoi faire de leurs dix doigts, le regard est fuyant, surtout devant les filles, et aucun dessinateur n'oubliera de les doter de superbes boutons d'acné, transformant ce visage infantile, qu'ombrent quelques poils, en site lunaire apparu à la Allan Shepard la première marche sur la lune.

Quel âge a ce dessin humoristique ? quinze, seize, dix-sept, dix-huit ans. Oui mais quand a-t-il ressenti qu'il n'était plus un enfant ? Quand a-t-il ressenti qu'il venait de cesser d'être un adolescent ? Lui-même ne saurait le dire. Si sa vie est calme, paisible, régulière, si aucun évènement marquant ne borne ces étapes, il passera de l'enfance à l'âge dit adulte sans trop remarquer les changements extérieurs sinon de se prendre pour un homme quand il est adolescent et de constater qu'il était resté un gamin quand il sera à l'âge adulte.

Pour moi j'eus la chance d'avoir justement ces bornes, et de pouvoir situer mon adolescence qui se passa peut-être avec tous les signes caractéristiques de peau à l'exception de bouton d'acné que je n'eus jamais.

Avant d'aborder cette adolescence, il faut parler un peu ou beaucoup de l'enfance.

Je n'eus pas une enfance malheureuse, je suis sûr même qu'elle fut heureuse. J'avais découvert durant cette étape, nombre de choses qui m'émerveillaient et suffisaient à emplir mes jours. Je crois que de nos jours, au même âge, un gamin élevé dans un même milieu que celui qui fut le mien ne saurait se satisfaire de mes milles et une joies qui furent mon univers.

Je suis né à Lyon, et y ait vécu dans une campagne qui est maintenant une banlieue lyonnaise, jusqu'à l'âge de cinq ans.

Mon père partait tous les matins en vélo à son travail avec sa gamelle que ma mère préparait pour son repas de midi, et rentrait tous les soirs en poussant son même vélo. D'abord parce que nous habitions un hameau situé en haut d'un raidillon et souvent, le Beaujolais aidant, ou l'absinthe, il ne pouvait plus tenir debout sur la selle.

Quand il rentrait un peu trop gris, comme le jour où il était tombé dans le canal, ma mère se fâchait toute rouge et cela faisait une bonne scène de ménage car mon père persistait à dire qu'il était seulement très fatigué mais qu'il n'avait rien bu, qu'un verre ou deux peut-être.

Mon frère Louis qui était de cinq ans mon aîné et moi-même, on pleurait un peu au début de ces scènes et on allait vite se mettre au lit parce qu'il pouvait toujours y avoir des retombées.

Cela ne faisait pas notre malheur, nous y étions accoutumés et faisait partie de la vie quotidienne comme manger, boire et dormir.

Mais ce qui faisait notre bonheur, c'était la neige l'hiver. Les bonhommes que nous faisons, le bobsleigh que mon père nous avait fait avec une voiture à pédales, qui nous faisait dévaler le raidillon à vitesse grand V.

La course aux sauterelles et papillons que nous n'attrapions jamais car nous n'étions pas assez riches pour être dotés de filets, dès que le printemps venait, le ramassage de bouquets champêtres qui arrivaient en si piteux état à la maison, qu'invariablement ma mère les jetait au seau.

Et puis nos longues promenades les jeudis avec mon frère que nous faisons au travers de ronces, forêts et prairies avec nos deux chiens, Noiraud et Tamy.

Les soirées, au ras de la cuisinière à bois qui devenait toute rouge, où mon père nous contait SA guerre avec les menus détails et ponctués de « vingt Dieux ! » retentissants pendant que ma mère rangeait la cuisine et préparait la gamelle du lendemain.

Et Noël, Ah quelle belle fête Noël. Ce jour-là nous mangions à la salle à manger, l'eau de condensation coulait le long des murs, et faisait des petites mares sur le lino. Mais il y avait un gros poêle rond que l'on allumait que pour Noël et le jour de l'An et il était toujours rouge. Tamy qui avait des poils longs se les ait bien des fois roussis en passant trop près. Toujours à Noël nous avons eu les jouets que nous avons choisis sur l'Almanach de Saint Etienne. Et il faut dire que nos choix étaient un peu conditionnés, tout ce que nous pouvions choisir de prime abord était démontré comme trop grand pour entrer dans la botte du père Noël, ou de mauvaise qualité, ou pas joli. Enfin quand nous avons fait le choix sur le seul objet qui restait, un samedi nous descendions à Lyon pour aller le voir au magasin Saint Etienne. Nous en rêvions pendant des nuits et à Noël, nous le trouvions au pied du sapin. Exactement le même. Voyez notre bonheur ?

L'été venu nous avons des voisins qui venaient passer les grandes vacances. Il y avait là Jojo qui était un peu plus vieux que moi, et ses trois sœurs dont je ne me rappelle que le nom de Marinette qui était la plus jeune et qui devait avoir seize ans. Dieu qu'elle était belle et douce.

Tous les jours nous partions en longue promenade. Tous les six plus nos deux chiens. Que les journées étaient belles.

En 1932 nous perdîmes notre grand-père. Cela affecta passablement mon père qui se relevait à peine d'un accident de travail. Nous n'avions plus d'autre famille à Lyon. Cela donna un petit héritage, que mon père mit à profit pour acheter un des premiers vélomoteurs. Ayant acquis cette merveille pour se rendre à son travail, il décida qu'il allait se reconvertir pour un travail à domicile, qui consistait en la découpe de monogrammes. Ma mère se mit elle-même à la tâche, et je crois à leurs dires (plus tard) ils gagnaient bien leur vie. Ce devait être vrai car nous fûmes les premiers au village à acheter un poste de radio, le soir tous les voisins se réunissaient chez nous pour écouter la T.S.F..

En 1933 le 15 août, mes parents décidèrent de quitter Lyon pour s'installer à Bordeaux où ma mère avait deux sœurs, l'une veuve, et l'autre mariée avec un martiniquais qui venait de terminer son service militaire.

Ah mes amis ce voyage en train, LYON – BORDEAUX un peu plus de douze heures je crois, quel rêve. Le monstre fumant qui nous tirait était une merveille à mes yeux. Durant des années, je me suis évertué à dessiner des trains et ne savais dessiner que cela.

Nous avons emménagé en plein mois d'août dans un appartement situé sur les Boulevards à Bordeaux. Malgré toutes les choses nouvelles que je découvrais, ce fut le plus sale moment de mon existence enfantine. J'étais habitué aux grands espaces, et nous n'avions pas de jardin.

Il n'y avait que le trottoir, l'air était brûlant et déjà pollué par les nombreuses voitures qui sillonnaient le boulevard dans les deux sens. Le soir nous allions regarder les mêmes voitures. Mon frère et mon père jouaient à qui devineraient la marque de chacune d'elles.

Je n'aimais plus sortir, les promenades le long de ces maisons informes me devenaient fastidieuses, d'autant que nous étions en ville et qu'il me fallait être chaussé de belles chaussures octroyées par l'héritage du grand-père défunt, mais ces chaussures, moi qui était habitué aux savates, me donnaient des ampoules partout et au bout d'un quart d'heure je ne pouvais plus arquer malgré l'insistance de ma mère qui découvrait les joies du lèche-vitrine.

En octobre de la même année, il fut décidé que j'entre à l'école Maternelle. Quelques jours auparavant mon père m'avait appris les trois premières lettres en majuscules ABC.

Fier de cette instruction, je déclarai tout net à la maîtresse qui me le demandait que je savais lire et écrire, ignorant qu'il y avait une suite après -C, et que l'on pouvait combiner ces lettres entre elles. La maîtresse ayant dessiné un bateau à voile au tableau nous dit : « Ecrivez bateau ». Je ne voyais aucun signe ABC et ne comprenais pas ce qu'elle voulait que j'écrive. Je crois que j'avais dû tracer un A sur mon ardoise et lui montrais avec candeur.

Ses yeux me firent vite comprendre ma bévue, et quand elle ajouta, « Mais tu ne sais pas lire ? », je vis avec terreur la classe des lettrés où je me trouvais éclater de rire.

De ce jour je me mis à détester l'école.

Heureusement quelques jours plus tard, las de vivre à cette cadence, (déjà) nous déménagions pour nous installer dans un des faubourgs de la ville de Bordeaux.

Cette maison qui disposait d'un vaste jardin était très agréable, l'été, ce n'est qu'à quelques mois de là que nous pûmes nous en rendre compte, car en ce mois de novembre 1933 il me semble qu'il n'avait jamais tant plu. Nos meubles trouvèrent le bon goût de se décoller, gondoler, voiler et cela au seul cours de cet automne et hiver 1933.

J'avoue que moi cela ne me touchait nullement d'autant qu'il n'était plus question d'école avant janvier 34, date où j'aurai mes six ans révolus. Le soir, j'adorais voir de ma fenêtre l'allumeur de réverbères qui passait sur son vélo allumer les becs de gaz qui éclairaient notre rue.

La grogne avait recommencé à s'installer à la maison, car depuis août que nous avions quitté Lyon, mon père ne retrouvait pas de travail dans sa partie, et l'héritage commençait à être mieux qu'entamé.

Noël 33 n'eut plus autant de cachet que dans notre maison de Lyon. Il faut dire aussi en ce qui me concerne, que je sentais revenir l'école sans réjouissance.

En janvier ce ne fut pourtant pas la catastrophe. J'entrai au cours préparatoire et la maîtresse Madame S. était très gentille, mais je parlais « pointu » et j'étais la risée de la classe chaque fois que j'ouvrais la bouche. Les accents étaient autrefois beaucoup plus marqués que de nos jours. Si je n'avais plus le complexe de savoir lire et écrire, je redoutais les récréations où je me voyais appelé « LYAUNÉ PAUÏNTU ».

Vers la fin de l'hiver 34, il n'y avait plus un sol vaillant à la maison et toujours pas de travail. Mon père tâta un peu le lavage de vitres, mais finit par trouver près de chez nous une fabrique d'équipements militaires qui lui fournit du travail à domicile, qui consistait à coudre à la main les courroies et ceinturons des soldats. C'était en quelque sorte un travail de sellerie peu rémunéré, et dans lequel mon père n'avancait guère, d'autant qu'il était payé aux pièces.

Pour subvenir aux besoins du foyer, ma mère dut abandonner ses casseroles et son balai pour prêter main forte à mon père. Nous-mêmes, avec mon frère, poissions les fils à coudre à nos moments perdus.

La régularité familiale commençait à avoir des creux. Notre mère, toujours penchée sur sa pince en bois, serrée entre ses jambes passait là plus de temps qu'à s'occuper des enfants. Mon frère était studieux de nature, pas moi. Je ne me plaignais pas, au contraire, de l'absence de contrôle de mes parents. Seul mon frère, je le détestais, voulait jouer ce rôle, il s'ensuivait généralement des cris et grincements de dents dont je sortais toujours vaincu. Mes résultats scolaires n'étaient pas brillants, je crois que je trainais dans les 25^{ème}, 26^{ème} sur 30 tout au cours de l'année. Mais j'étais heureux, sauf aux récréations mais cela avait changé de thème. Dans le domaine vestimentaire nous n'étions pas jojo. On trouvait ce qu'on pouvait, c'était propre car ma mère faisait la lessive tous les dimanches après-midi, mais c'était souvent rapetassé avec n'importe quoi. Nos chaussures fines de l'été avaient des bailles, ou mes pieds avaient grandi ; ce qui est certain c'est que nous trouvions des galoches à semelle de bois qui n'étaient pas trop belles à voir, malgré l'ingéniosité de mon père à refaire les talons ou les semelles.

Aussi, le thème à l'école n'était plus « LYAUNÉ PAUÏNTU », mais la « Gueille ». À Bordeaux, une « gueille » était et est encore un chiffon. J'étais donc la « gueille », il faut dire aussi que mon frère qui allait sur ses douze ans arrivait à rendre convenables ses vêtements qui ne ressemblait pas trop à une gueille. Moi, j'étais du haut de mes six sept ans, fagoté à la va-que-je-te-pousse et ne prenais aucun soin de mes nippes.

Ce fut la déroute complète en 1935. Nous venions une fois de plus de déménager. La maison était plus claire, plus gaie, et nous disposions d'une cour rien qu'à nous, il y avait une partie qui était un magnifique parterre de fleurs ; roses, iris, œillets panachés et multicolores ; c'était mon paradis. Je n'osais les toucher. Je n'avais jamais vu de si belles fleurs que dans les magasins et les roses sentaient si bon.

Mais cela coïncida avec l'entrée de mon père et de ma mère à l'usine pour y faire le même travail, mais effectué à l'usine et non à domicile. C'était mieux rémunéré. Je crois.

Seulement à partir de là... la maison devint très abandonnée. Les horaires à l'usine étaient 7h30 -12h00 ; 14h -18h30 et il fallait bien 20 minutes pour se rendre au travail, et autant pour en revenir.

Alors mon frère et moi, il a bien fallu sacrifier une partie de nos loisirs. Ma mère faisait la liste le soir de ce qu'il fallait acheter et préparer pour midi.

Le matin quand nous nous levions, nos parents étaient déjà sur le chemin de l'usine, mon frère servait le déjeuner qui était resté au chaud, puis nous faisons les lits, celui de nos parents et le nôtre. Puis on faisait la toilette en hâte, surtout moi en très grande hâte, et nous allions à l'école toujours le même trajet, il nous fallait une demi-heure.

C'est à partir de cette époque et jusqu'à la fin de ma scolarité, que je fus baptisé pour la troisième et dernière fois.

Un jour que j'étais au tableau le maître me regarda les oreilles et clama « Mais regardez-moi ça, il y pousserait des choux là-dedans ».

La gueille disparue au profit de « CRASSOUS ». J'étais très mortifié mais ne savais quoi faire, il ne me venait pas à l'esprit qu'il aurait fallu mieux me laver et nos parents nous voyaient si peu.

Donc à midi, j'allais faire les courses pendant que mon frère préparait ce qu'il fallait quand ma mère arrivait à midi vingt, elle faisait cuire en hâte et nous engloutissions en vitesse pour pouvoir repartir à 13h00 et être arrivés à 13h30.

Le soir à 17h00 quand nous arrivions, nous trouvions la table débarrassée, des instructions pour le repas du soir, et la vaisselle à faire.

J'avais une sainte horreur de cette vaisselle, mais mon frère tenait bon, « je la lave, tu essuies » et je me gardais bien de dire non. Après, nous faisons nos devoirs, mais ils étaient vite faits ; tout ce que je ne comprenais pas je ne le faisais pas, et je ne comprenais pas grand-chose, ni aux dates, ni aux lignes, ni ce que venaient faire les cardinaux dans les gouvernements, encore moins ce que signifiait un relief ou la chaîne des Pyrénées qui ne m'évoquait qu'une chaîne de puits. Ne parlons pas de prépositions ou propositions que je confondais, les adverbes qui me laissaient muet de stupeur, tous ces articles définis ou indéfinis, conjonction, etc..

Seules quelques règles élémentaires de calcul avaient eu la bonne idée de pénétrer ma matière grise qui ne chômait cependant pas pour faire des farces aux autres. N'apprenant aucune leçon, j'étais nul en presque tout. Ma chance, je crois qu'on en a toujours une, fut qu'il m'était facile de retenir une leçon dès qu'elle était récitée avant moi par deux ou trois élèves. Encore fallait-il comprendre, TOUT, ce qui était : La chaîne des Pyrénées par exemple, bien que je fus capable de réciter la leçon, resta longtemps une énigme pour moi.

Après les devoirs je m'octroyais quelques moments en compagnie de mes deux fidèles chiens, ou au jardin, jusqu'à ce que mon frère eût fini ses propres devoirs.

Alors là on commençait à éplucher les légumes pour la soupe, faire les quelques courses qui étaient nécessaires - souvent même commençait-on à faire cuire les haricots secs ou lentilles ou

pois cassés pour le repas du lendemain - notre mère nous avait donné les instructions de cuisson et nous nous débrouillions très bien. À l'usage même mon frère et moi avons réussi de véritables plats à l'insu de nos parents et que nous apportions sur la table au repas.

Nous combinions quelques recettes à nous et qui n'avaient pas l'heure de déplaire au contraire. Comme nous étions gourmands, souvent le jeudi nous faisons des pâtisseries, crèmes, gaufres, crêpes, mais nous attendions toujours le soir pour les manger avec nos parents.

Durant cette année 1935 j'eus ma première grande peine mais qui heureusement fut de courte durée. Au début de nos vacances nos deux chiens Noiraud et Tamy furent pris par la « charrette » comme on disait à Bordeaux. Je crois que mes parents les avaient bien laissés là, car ils représentaient une corvée et coûtaient quelques sous à nourrir. Mais durant notre désespoir bien mouillé de larmes, nos parents, le second jour lâchèrent prise, et mon frère dû se rendre à pieds à plus de 15 kilomètres de là et revenir avec ses deux chiens au bout d'une ficelle. Il paraît que ce ne fut guère facile car jamais nos chiens n'avaient été soumis à la contrainte d'un collier. Il en avait coûté 6 francs à mes parents, somme très importante quand on songe qu'ils ne gagnaient que 30 francs par jour à tous les deux.

Je crois que c'est en fin 1935 que mon père décrocha la conciergerie de l'usine qui employait mes parents.

À nouveau nous fimes balluchons, caisses et cartons. Les meubles bien malmenés depuis Lyon et par l'hiver 33 faisaient peine à voir, de grands lambeaux de plaquages s'étaient décollés, des pieds manquaient qu'une cale en planche remplaçait, la corniche de l'armoire s'était effondrée une nuit. Mais comme disait mon père toujours optimiste, nos caisses à savon tiendront bien jusqu'à nos vieux jours. C'est lui qui avait raison. Quand il s'est éteint à 80 ans, restaurés malgré tout, ils étaient encore là, ces bons vieux meubles, du moins quelques-uns. Car ceux qui, trop délabrés, n'avaient pu survivre, nous aidèrent à nous chauffer en 1942.

Dire que notre nouvelle demeure m'enchantait serait beaucoup dire. La conciergerie était située au rez-de-chaussée d'une usine en briques rouges de deux étages, et toute la façade donnait sur la rue par de grandes fenêtres à trois battants que nous ne pûmes jamais ouvrir. Il y avait des barreaux, et pas de volets.

Le sol était en ciment, les murs jaunasses et les plafonds très hauts. L'entrée se faisait par une porte donnant sur la cour de l'usine, et on entrait de plain-pied dans la cuisine et il y avait un petit débarras que nous baptisions « cagibi » et qui devint vite le repère de toutes les saloperies que mon père désirait garder parce que « ça peut toujours servir », et celles que mon frère et moi y ajoutions. Ensuite notre chambre et la chambre de mes parents. Dans la cuisine il y avait l'évier qui servait à tout, y compris la toilette.

Les commodités étaient situées à l'extérieur dans la cour, et étaient communes aux ouvriers et à nous. La plus grande fréquentation de ces lieux était celles des rats de la taille de petits lapins qui rendaient furieux Tamy et Noiraud qui leur faisaient une chasse effrénée. Il faut dire que ces rats avaient toutes raisons d'être les hôtes de l'usine.

Les établissements dont mon père avait la garde, étaient divisés en trois usines dont deux donnaient sur une vaste cour, la troisième étant de l'autre côté de la rue. Et tout se traitait ici-même. Les peaux de bêtes arrivaient brutes dans la première usine où nous habitions, étaient lavées dans d'immenses fourneaux, séchées et traitées au premier et second étage, avec des

graisses de foie de poisson qui empestaient à des kilomètres à la ronde, y compris dans nos appartements. Il est facile de penser que les rats trouvaient dans cette usine le gîte, le manger et le boire.

Dans la troisième usine, les peaux étaient découpées en courroies, ceinturons, semelles, lanières, trépoints, tiges et empeignes.

Dans cette même usine il y avait également montage et fabrication. Des chaussures militaires, mais aussi des vêtements, capotes, vestes, pantalons molletonnés, gants et même chemises et caleçons.

Dans la seconde usine n'étaient fabriquées que les chaussures civiles.

La cour était inondée de débris d'usine, et servait en outre de débarras, remise en tout genre, ferrailles, vieilles voitures, vieil outillage, vieilles machines, etc..

Entre les deux usines, il y avait les appartements du chauffeur du patron père.

Monsieur D. le chauffeur était toujours figé dans sa tenue grise, veste sans revers à boutons métalliques, pantalons mi cheval et guêtres en cuir noir, casquette plate. Il avait un fils de trois ans plus âgé que moi et une fille de quatorze ans.

Daniel et Jacquelyne auraient pu être de bons copains autant pour moi que pour mon frère, mais les enfants de chauffeurs de Maître ne se commettent pas avec les enfants des concierges. Et puis, mon père était rouge, et monsieur D. bien-pensant.

Mon frère était aux Eclaireurs de France d'obédience laïque. Jacquelyne était guide de France patronnée par Monsieur le Curé. Ils fréquentaient tous deux l'école libre et nous, l'école laïque. Et puis j'étais moi toujours aussi « Crassous ».

Quelques fois cependant au cours des années qui suivirent, Daniel vint participer à nos jeux, mais ses parents l'ignoraient ; sauf à deux reprises où il fallut bien les mettre au courant. Mais je ne veux pas anticiper dans le déroulement de mon enfance.

Tout au bout de la cour et dissimulée par des haies de lauriers, il y avait la maison du chef de personnel Monsieur H.. Il avait une fille, Claudie qui avait un an de moins que moi. C'était une chic fille et ses parents ne disaient trop rien quand elle s'amusait avec moi, sans doute pensaient-ils qu'il était préférable qu'elle s'amusât avec un gamin crasseux que ne pas s'amuser du tout car la maison était très isolée.

Mon frère s'était fait de bons copains, il avait treize ans et comme cette cour avec tous ces recoins permettaient tous les jeux qualifiés de virils, indiens, cowboys, etc., ses copains venaient jouer le jeudi après-midi, et c'était la grande débauche. Bien sûr je participais à leurs jeux mais ce qui me faisait rager est que « je comptais pour du beurre ». Il y avait trois énormes marronniers dans la cour. Mon frère avait commencé par y installer à l'un d'eux une corde lisse, récupération des emballages de peaux ; ainsi il pouvait aisément grimper dans l'arbre. Émulation sans doute, je ne tardais pas à décoller mes fesses de terre et de découvrir les joies de n'être plus sur le plancher des vaches. D'autres cordes à différentes branches vinrent bientôt s'ajouter à la première. Nous fûmes vite experts à passer d'une corde à l'autre en nous balançant, et ainsi de passer d'un arbre à l'autre sans remettre les pieds au sol. Nous avons transformé, l'imagination aidant, le décor miséreux qui nous entourait, par celui de la jungle de Tarzan. Plus tard, mon frère parvint même à installer à l'aide de poutres et planches, une petite

cabane entre les deux marronniers les plus rapprochés. Que d'heures j'ai pu passer dans ces arbres me prenant pour Johnny Weissmuller. Curieusement il n'y eut qu'un accident, mon père voulut un dimanche nous montrer ses talents : il manqua la liane, pardon, la corde qui devait le rattraper et s'étala de tout son long sur le ventre. Son arcade sourcilière rencontra par hasard un méchant caillou qui en profita pour se venger d'être bousculé en lui ouvrant ladite arcade sur trois bons centimètres. Jamais mon père ne fut tenté de nous démontrer à nouveau que 22 ans plus tôt, il était moniteur d'éducation physique à l'école de Saint-Cyr.

C'est à l'occasion d'un de ces sauts, où Tarzan, assiégé par les balous-balous se défendant avec un arc de fortune que Daniel, qui ce jour-là était des nôtres, reçu malencontreusement au creux de la nuque, un javelot en bambou lancé d'une main experte, par un traître balou-balou, ami de Tarzan, qui était mon frère. Nous fûmes unanimes à déclarer que Daniel avait des dons particuliers pour simuler l'homme atteint mortellement ; ce n'est que quelques minutes plus tard que nous réalisâmes qu'il n'avait aucun don en la matière mais qu'il avait tout simplement tourné de l'œil. Ma mère, alertée ainsi que la mère de Daniel, puis son père décidèrent d'un commun accord de l'amener chez le pharmacien, ce qui ne nous empêcha pas de poursuivre le siège de Tarzan. Un quart d'heure plus tard, juste avant que les éléphants n'arrivent pour sauver le maître de la jungle, le père D. revint avec son rejeton qui en était quitte pour un pansement en haut du col et appelant mon frère, lui administra une paire de claques en le traitant de voyou et fils de pute. Ma mère l'avait saumâtre, et mon père jura qu'il vengerait l'honneur à une date qui ne fut pas précisée.

Dans l'immédiat il nous était interdit de jouer avec ces culs-bénis. Nous on s'en moquait bien de ces querelles de vieux, ainsi que Daniel qui ne manquait jamais quand ses parents s'absentaient de nous rejoindre à nos jeux.

Parallèlement à nos jeux nous poursuivions nos éternelles corvées de vaisselle, de nettoyage et de travaux domestiques, ainsi que la cuisine que nous continuions à faire de plus en plus raffinée, et surtout de plus en plus importante. Ma mère, fatiguée, n'étant pas de nature très nerveuse, pis qu'elle vive encore à ces jours à l'âge de 88 ans se reposait chaque jour un peu plus sur nous pour le ménage et la cuisine, du moins le midi. Pour les commissions, j'étais en principe chargé de le faire, car mon frère « tiquait » d'aller chez les commerçants et d'acheter à « croum ». J'aimais, moi, au contraire faire les courses avec Tamy. Ce brave chien, j'avais réussi à lui faire prendre l'habitude de lui faire porter les commissions dans sa gueule. Il arrivait à porter tout : boîte de conserves, kilos de sucre, journal, le sac à provisions en toile cirée dont je roulais les bords, mais à condition que ce ne dépasse pas deux kilos environ. Si le sac était trop lourd, il faisait quelques pas, posait le sac et levait la patte dessus.

A son arrivée, pour le récompenser, je lui donnais toujours un morceau de sucre. Ma mère était furieuse que je donne du sucre ainsi au chien, le sucre était trop cher disait-elle, et elle pris l'habitude de mettre la boîte à sucre en haut du placard où je ne pouvais plus l'atteindre. Ce qui fait que mon brave Tamy portait quand même les paquets, sans récompenses. Cela n'était pas en son fort et sans doute pressentait-il les ennemis de 1936 à sa façon, car un jour il portait une modeste boîte de sardines, il passa devant moi dans la cour, et quand, à la main je lui demandai la boîte, il était assis sur son derrière, remuant la queue et l'œil malicieux, il avait l'air de sourire la gueule ouverte, mais il n'y avait plus de boîte sardines dedans. J'eus beau tout faire, il faisait la grève les pattes croisées. Ce n'est qu'à l'arrivée de ma mère, à qui, piteux, je racontais

l'aventure, qu'il se décida quand elle eut pris la boîte de sucre à ressortir dans la cour, gratter le sol sous le marronnier, et déterrer la boîte de sardines qu'il avait enfouie avant mon arrivée. De ce jour-là, ma mère consentit à ce que je lui donne un sucre quand il portait quelque chose.

À l'usine, les esprits commençaient à s'échauffer. Le Patron père avait dit paraît-il, « un ouvrier a assez de 15.00 francs par jour pour vivre ». je commençais à entendre parler mon père quand il rentrait le soir du bistrot, de communisme, d'internationale, de C.G.T., S.F.I.O., P.S.F., Croix de feu, Camelots du roi, colonel de la Rogue et Maurice Thorez. De rouge et de jaune ma mère acquiesçait mais faisait des réserves quant aux fréquentations de mon père, qui selon elle, ne faisaient que lui monter la tête. L'un des fils du Patron, le plus jeune, était Croix de feu, et surpris mon père un soir à coller des affiches communistes sur le mur de l'usine. Il s'ensuivit une belle algarade au milieu de la rue qui ameuta le quartier. À notre époque actuelle, il est certain que le patron obtiendrait gain de cause et je crois logique l'argumentation de cet ennemi de mon père qui lui faisait furie d'être payé à cette heure pour faire sa ronde de sécurité, et qui employait ce dit temps à coller des affiches. Mais aux approches de juin 36 ce fut mon père qui obtint la faveur du public, Monsieur Jacques dû s'esquiver sous la menace de la foule accourue. Croyez qu'il ne porta pas mon père dans son cœur.

Enfin les grèves éclatèrent avec l'occupation des usines. C'était un petit jeu folklorique et avait un climat de kermesse. Devant la porte il y avait des piquets de grève et une foule de gens qui venait apporter des repas et des boissons aux grévistes. Des boissons surtout. Le rouge et le pernod coulait à flot. Souvent, il y avait un accordéoniste qui se mêlait à la foule et chantait tous les airs à la mode de Tino. On l'appelait le chanteur inconnu.

De temps à autre, éclatait l'internationale, que toute la foule massée devant l'usine reprenait en cœur avec le poing serré au-dessus de l'épaule droite. Je crois que ça coïncidait avec l'entrée ou la sortie d'un des trois patrons ou de Monsieur H. ou d'un jaune.

J'avais aussi appris cette chanson et du haut de notre cabane de Tarzan pavoisée d'un drapeau rouge, je la hurlais chaque fois qu'un cycliste passait dans la rue.

Un certain soir il y eut grande conférence à la salle des fêtes de La Glacière. Hormis le piquet de grève, tous les autres grévistes s'y rendirent avec leur famille. Nous y étions au premier rang sur un des balcons. On y cria beaucoup, on y chanta beaucoup l'internationale, le poing levé. Il y avait un heureux drapeau avec trois flèches, je crois que c'est ce jour-là que les grèves cessèrent, j'entendis parler 40 heures, Blum, congés payés. Et tout retourna dans l'ordre.

J'eus droit, aux grandes vacances, d'être envoyé chez un ouvrier ami de mes parents qui habitait à une quinzaine de kilomètres près du camp d'aviation de Mérignac à passer quinze jours.

Mon frère avait décliné l'offre. Il en voulait un peu à mes parents. Autant j'étais un cancre à l'école, autant il était brillant, et venait de clore sa seconde année. Après le certificat d'études, son maître Monsieur P. lui avait fait passer le concours d'entrée à l'Education Nationale et avait été reçu 32ème sur 120 et quelques candidats de la région Bordelaise. Mais mon père en avait décidé autrement : « Quatorze ans au travail », « on n'a pas d'argent à gaspiller pour faire un « Mossieur » » - lui, en gaspillait pas mal chaque fois avec cinq ou six pernod, parfois plus.

Donc j'allais prendre mes premières vacances. C'était la première fois que je quittais les miens et n'étais pas trop près. Quinze kilomètres à l'époque était le bout du monde. La preuve, c'est qu'on m'y envoya pour changer d'air. C'était une petite maisonnette un peu plus grande qu'un mouchoir de poche, construite en trois corps de bâtiments parallèles. Il y avait le corps central avec la cuisine devant, la chambre derrière, et il fallait sortir pour passer de l'aile gauche qui ne faisait qu'une pièce, et qui était ma chambre, et l'aile droite était le poulailler. Il n'y avait pas d'eau sur l'évier, il n'y avait pas d'électricité non plus, on s'éclairait à la lampe à pétrole. La journée la première fut un peu monotone, Madame C. m'avait emmené ramasser des foin pour les lapins, le soir fut une catastrophe. Jamais je n'avais vu un appartement si sombre. Cette lampe à pétrole fumeuse ne diffusait qu'une lumière jaunâtre et les ombres se mouvaient, démesurées sur les murs au gré de la flamme tremblotante.

Je fus pris de panique quand il fallu se coucher. Seul dans cette chambre qui ne communiquait pas avec la maison. Le silence de la campagne que j'avais oublié. L'odeur de la couette en feuilles de maïs qui constituait mon lit, tout cela me fit presque défaillir. J'étais tellement terrorisé dans ce noir, que si mes larmes coulaient à flot, aucun son ne put sortir de ma gorge serrée. Quand enfin au bout de je ne sais combien de temps, un faible cri fusa de mes lèvres, je suppose que Monsieur et Madame C. dormaient depuis longtemps et ne purent l'écouter.

J'ai dû finir par m'endormir quand même tard dans la nuit.

Le lendemain, propre comme un sou neuf, car Madame C. m'avait lavé de pied en cap dans une bassine dehors, ce qu'elle fit tous les soirs après.

Je rencontrais un jeune garçon de mon âge du nom d'André qui habitait une maison voisine : nous devînmes vite une paire d'amis, et je redécouvrais avec lui les joies des longues promenades dans les prés, les courses dans les bois, les sauterelles, les grillons que l'on faisait sortir en fouillant le trou avec une paille, la baignade dans l'eau limpide d'un bassin qui était en pleine nature. C'était la vie rêvée, sauf deux fois par jour où il me fallait aller chercher des foin pour les lapins. Je ne sais pas pourquoi mais c'est toujours les corvées que je déteste qui me sont attribuées. J'avais beau, au bout d'une demi-heure secouer le sac pour qu'il se gonfle, il suffisait que je le remette debout pour que cette maudite herbe se tasse au fond et ne donne plus que l'aspect de trois poignées de paille. Je rentrais au bout d'une heure, sûr que ma journée avait été tronquée des 19/20 des jeux que j'aurai pu faire avec André c'est-à-dire dès neuf heures du matin, et je me faisais enguirlander en étant traité de paresseux parce qu'il y avait à manger pour deux lapins au plus, alors qu'il y en avait une vingtaine à nourrir. « Ça fait rien, concluait la bonne Madame C., tu en ramasseras un peu plus le soir », ce qui suffisait en général à me faire ajouter mentalement quelques 30/20 au 19 premiers et considérais ma journée foutue. A 9h30, André m'attendait, il n'avait pas de problème de lapins, car c'étaient ses sœurs qui le résolvait. Jusqu'à 13h30 nous mangions à cette heure-là car Monsieur C. rentrait manger, nous étions libres et à 13h30, nous repartions jusqu'à 18h00 où il me fallait reprendre le maudit sac à foin que je ne remplissais pas plus d'ailleurs et parfois moins. Je crois que Madame C. devait aller en ramasser dans la journée, et qu'elle me faisait effectuer cette corvée uniquement pour m'apprendre que dans la vie, il n'y a pas que l'amusement.

Pour le 15 août il y avait grand Bal au village dans une superbe salle attenante à un café. Monsieur et Madame C. qui étaient tous deux membres du comité des fêtes ne manquaient jamais les bals, je découvris donc mon premier bal à l'âge de 9 ans, ce qui n'empêcha pas que je ne sus jamais danser, et encore de nos jours.

Mais j'étais en admiration devant toutes ces filles qui dansaient, je parle des grandes, bien sûr, celles qui avaient seize ans au moins et plus ; les autres, celles de mon âge dansaient entre elles souvent, plutôt piétinaient entre elles mais ne dansaient pas avec un garçon, ce n'était pas convenable. Il y avait énormément d'aviateurs qui avaient tous un sacré succès. Je crois que c'est de ce jour que j'eus la certitude que je serai aviateur. Non pas pour le succès qu'ils avaient auprès des filles, mais pour leur tenue et leurs assurances. J'avais bien vu des soldats plusieurs fois, mais ils faisaient miteux avec leurs costumes bleu-horizon ou kaki à côté des aviateurs en bleu marine.

Bref, je passais une partie de ma nuit à faire le pied de grue devant une grenadine et quand nous sommes rentrés, je me suis endormi en me voyant piloter déjà ces belles machines volantes qui sillonnaient le ciel de Mérignac.

Mes vacances furent prolongées de quinze jours, je crois qu'il y eut une transaction sur le prix de pension qui passa de 10 francs à 5 francs pour la seconde quinzaine.

J'aimais maintenant ces veillées à lampe à pétrole, cette maison qui sentait bon la cire et le foin, le chant du coq au matin et les coins-coins des canards. Il n'y avait qu'un canard qui me faisait peur, c'était un canard de Barbarie ; quand je rentrais au poulailler il ne manquait jamais d'agiter sa tête d'avant en arrière en chuintant entre son bec entr'ouvert comme une locomotive qui va prendre le départ. Ne parlons pas de l'oie, celle-là quand elle était libre je ne m'aventurais pas, la seule fois où je suis entré et qu'elle y était, elle a tiré son cou vers moi presque à l'horizontale en soufflant tout ce qu'elle pouvait. Autrement, à part ces deux-là, j'aimais bien les poulailles.

Vers la fin de mon séjour je me sentis un peu fatigué, ça n'allait pas du tout, je ne m'écoutais pas mais il paraît que je parlais du nez. Quand ma mère vint le dimanche, elle parut inquiète d'autant que que j'étais fiévreux et ne voulais pas manger. Elle me ramena le soir même et elle me mit au lit.

Le lendemain matin, pour ma première fois depuis bien des années, je vis le médecin – plutôt c'est lui qui vint me voir – il n'y avait que mon frère présent et après m'avoir ausculté, il dit à mon frère d'aller vite à la pharmacie chercher ce qu'il marquait sur une note. Mon frère revint assez rapidement avec une petite boîte en bois blanc qui ressemblait à un plumier d'écolier, il y avait un couvercle à glissière dessus et le docteur en retira une énorme ampoule emplie d'un liquide qu'il pompa avec une seringue. Je n'avais que neuf ans, mais j'avais déjà entendu parler de piqûres. Je me mis à hurler bien avant que le docteur soit prêt. Il avait beau me dire que ça ne faisait pas mal, moi je ne voulais rien entendre. Je n'entendis pas ce que le docteur dit à mon frère, mais je compris vite quand il me saisit les bras par derrière le lit pour les tenir à travers les barreaux. Le docteur s'assit sur mes jambes et d'une main retroussa ma chemise sur mon ventre. Ce fut affreux, je délirais presque de frousse et de douleur du moins je le crus, ce fut surtout très long car la seringue était très pleine. J'étais tellement contracté et devais tellement gigoter que juste à la fin, l'aiguille cassa l'embase de la seringue. Le docteur était furieux et me traita d'andouille. Après durant les quelques instants qui suivirent, je ne sais plus ce qui se passait, je hoquetais et étais complètement étranger à mon entourage. Quand je repris conscience ma mère était là et pleurait, mon frère avait disparu, mon ventre me faisait mal à l'endroit de cette piqûre. Ma mère me rassura en me disant que ça ne serait rien, que j'avais attrapé la diphtérie, mais que je guérirai vite. Je voyais bien à sa tête qu'elle n'en pensait pas un mot, mais d'un autre côté je ne souffrais pas et redoutais beaucoup plus le docteur que la mort. Cette idée à vrai dire ne m'effleura même pas. Le lendemain en voulant déjeuner j'eus la

très désagréable surprise de constater que mon café avalé par la bouche ressortait par le nez. Le docteur revint à nouveau, me regarda longtemps le nez avec une espèce d'entonnoir qui m'écartait les narines et qui me faisait très mal, et conclu qu'il n'y avait pas d'amélioration, en foi de quoi j'eus droit à une seconde piqure qui me laissa tout aussi pantelant que la première. Les jours qui suivirent furent de moins en moins brillants, non seulement les liquides mais les aliments même reprenaient le chemin de mes narines. Le sixième jour après ma sixième piqure, le docteur vint à onze heures du soir et parla à ma mère de spécialiste pour le lendemain matin. Mon père était blême, ma mère pleurait, mon frère cela faisait une semaine ou presque que je ne le voyais plus. Le mot « spécialiste » résonnait en moi comme un marteau sur une enclume. Songez qu'à l'époque on ne consultait un spécialiste que quand....

J'avais faim et soif depuis six jours, je ne m'alimentais plus, toute la journée je demandais à boire, mais c'était chaque fois un échec. Le docteur dit, je l'entends encore distinctement : « Ce ne peut plus durer Madame, s'il ne peut rien avaler il faut l'amener chez un spécialiste ». Je ne sais pas si la volonté est pour quelque chose dans une guérison, mais toujours est-il que je demandais un chocolat au lait. C'était ce que j'adorais par-dessus tout. Mais à onze heures du soir c'est surprenant quand même ! Le docteur haussa les épaules et dit à ma mère : « Essayez ». Quand j'eus le bol je tremblais de tous mes membres, le docteur me regardait, convaincu du résultat ; ma mère et mon père de même. Je pris une gorgée dans ma bouche, et poussais pour avaler. J'eus un éblouissement de lumières multicolores, mon nez était sec et je n'avais plus rien dans la bouche. Personne encore sauf moi n'avait réalisé que je venais d'avalé, ce n'est que quand je repris une seconde, puis une troisième gorgée qui suivirent le même chemin, que mon entourage réalisa que les membranes avaient cédé.

Le docteur m'ausculta longuement avec sa petite lampe, mais je m'en foutais maintenant, il pouvait bien faire ce qu'il voulait, dix piqures même si ça lui plaisait, puisque j'avais avalé, je n'allais plus voir un spécialiste. Il se releva, me tapa sur la tête et dit à mes parents : « C'est fini, mais il faut qu'il crache ses peaux ». En quelques jours, tout revint normal, à l'exception, je n'ai jamais eu de chances avec les piqures, que je me mis à faire une réaction sérique qui me tint raide près de trois jours sans possibilité de pouvoir bouger par moi-même, paralysé quoi, car dans mon idée j'allais avoir droit au spécialiste, mais mes parents riaient quand je leur faisais part de mes craintes. Pour célébrer cette guérison qui était, avouons-le, rare à cette époque, le vaccin n'existait pas, et les cas étaient trop souvent diagnostiqués trop tard, donc pour célébrer cette guérison, mon père m'acheta un poste à galène, pour écouter sur le lit car il n'était pas question que je me lève, j'étais trop faible.

Les deux premiers jours j'écoutais ce poste avec ravissement et cela m'amusait beaucoup de chercher un poste sur ce petit bout de charbon avec l'aide d'une aiguille.

Mais le troisième jour mon père décréta qu'il n'était pas assez puissant.

Un vieil électricien suisse, compagnon de libations de mon père lui avait donné, paraît-il, le moyen de tirer le maximum d'un poste à galène. Il s'agissait d'un branchement savant du fil d'antenne sur l'un des fils du secteur électrique, l'autre pôle se branchant je ne sais où, du côté de l'aiguille je crois. Encore fallait-il une ampoule de 100 w entre les deux de manière à faire résistance. Si ce n'est pas exactement la recette, c'était quelque d'approchant.

Le dimanche matin mon père passa deux longues heures au moins à effectuer ce délicat travail. Je bouillais d'impatience en attendant le résultat. Enfin tout fut prêt, mon père installa le poste

sur le lit, brancha l'ampoule de résistance, et mit le contact. L'ampoule s'alluma et le poste explosa littéralement. Même après que mon père eut coupé le courant, je crois bien que l'ampoule brilla encore quelques secondes.

La galène, elle, était devenu comme un charbon ardent et roula sur le drap auquel elle mit le feu. Oh un petit feu. Mon père l'éteignit aussitôt. Je ne crois pas avoir pleuré, mais j'étais bien déçu, car malgré les vains efforts de mon père, jamais ce poste ne remarqua et il n'était pas question d'en acheter un second. Celui-là même qui représentait deux journées de travail de mes parents avait été acheté à crédit, sur quinze semaines, car les crédits ne s'accordaient pas en mois à l'époque. Les salaires étaient payés à la quinzaine, avec acompte chaque semaine. Enfin, au bout de quelques jours, j'eus l'autorisation de me lever, mais je devais être très faible, car chaque fois que je voulais courir dans la maison, je m'étais de tout mon long. L'école avait commencé depuis longtemps, quand enfin j'eus droit à quelques pas dehors. Bien sûr les journées étaient longues tout seul dans la maison, mon frère à l'école, à quatorze ans en mai 1937 il ne pouvait travailler, mes parents au travail, je tuais le temps à dessiner les exploits de Pim Pam Poum. Ce ne devait pas être trop mal, car plus tard, quand j'eus rejoint l'école, et ayant emporté ces dessins sur lesquels la maîtresse tomba, elle ne voulut jamais admettre que c'était moi qui avait dessiné ces chefs d'œuvre. J'en fus d'autant plus mortifié que j'étais follement amoureux de cette maîtresse et j'eus aimé qu'elle vanta mes qualités alors qu'elle me traita de vantard et fanfaron.

Mais j'anticipe ; dès que je fus un peu plus fort, le docteur conseilla à ma mère de m'envoyer en convalescence à la campagne. Madame C. accepta de me reprendre un mois. Mais je m'ennuyais vite chez elle durant cette période de fin d'année. André avait rejoint une pension car sa mère atteinte d'un cancer du sein se mourait ; les jours étaient très courts, il faisait froid, et je ne maniais pas assez bien les caractères d'imprimerie pour m'adonner à la lecture. De ce mois il m'en reste un souvenir un peu triste, sauf des dimanches où j'accompagnais Monsieur C. à la chasse dont il revenait toujours bredouille.

Je rentrais pour Noël, du moins la veille. Monsieur et Madame C. étaient invités pour le lendemain. Mon frère décorait l'arbre de Noël au pied de notre lit. Je n'étais pas radieux de rentrer, car je savais qu'au début janvier, il me faudrait prendre le chemin de l'école.

Le pistolet à flèches que je trouvais au pied du sapin parvint cependant à me faire oublier qu'il ne restait que quelques jours de répit.

Enfin, en janvier, je reprenais lentement le chemin de cette sale école. Cancre comme je l'étais et ayant sauté un trimestre, je ne compris jamais comment j'ai pu ne pas redoubler.

Par malheur je fus placé à côté de mon pire ennemi, Guy L. Il était filiforme, blond, presque blanc, et me dépassait de deux bonnes têtes. C'était le gars qui m'avait pris depuis longtemps comme tête de turc, qui me foutait des claques sans raison – du moins à mes yeux -, et des coups de pied au cul, rien que pour voir comment ça fait. Quand je voulais me défendre, il arrivait toujours à me tenir à distance avec ses longs bras et j'étais toujours contraint d'encaisser sans espoir de remettre. Quand je voulais le prendre à son insu il détalait telle l'autruche avec ses grandes jambes, et là encore, je m'essoufflais sans espoir de pouvoir me venger. J'eus cependant à quelques temps de là, une juste revanche qui s'avéra, vue par ses yeux, la vengeance complète de tous les tracas qu'il m'avait fait endurer depuis deux ans.

Ce jour-là nous avions Monsieur M. comme maître. Comme les classes communiquaient entre elles dès qu'il y avait l'absence d'un maître, l'instituteur ou l'institutrice des classes en dessous ou en dessus, assuraient l'intérim. Donc ce jour-là, nous avions Monsieur M., or, Monsieur M. n'était pas le maître ordinaire ; imaginez-vous un vieillard à grande barbe blanche, couvrant la lèvre inférieure, une énorme moustache de même couleur couvrant la lèvre supérieure, ce qui fait que lorsqu'il parlait, sa voix étouffée sortait de derrière cette touffe pileuse sans que l'on vît s'agiter ses lèvres. Il portait un pince-nez d'acier, veste et gilet noir, chemise blanche, pantalon noir l'hiver et blanc l'été. C'était la terreur du groupe scolaire. Songez il y avait treize classes à environ trente-cinq élèves entre le cours préparatoire et le cours complémentaire deuxième année. Pas un seul de ces quelques 450 élèves, à part les trente-cinq de sa classe, qui ne fut pris de panique dès qu'il entendait : « Vous serez puni ce soir chez Monsieur M. ».

Car s'il y avait trois classes d'études jusqu'à 18 heures, et qu'il y eût un roulement entre instituteurs, Monsieur M. était toujours l'un de ceux-là. Bref, nous avions donc Monsieur M. ce jour-là, et la leçon tournait sur la géographie de la Normandie. Je ne sais pas si d'autres élèves avaient déjà été interrogés, mais ce que je crois, c'est que je croulais de frousse qu'il me désigne, car je ne savais pratiquement rien. Le regard de Monsieur M. parcourut la classe et eut le bon fond de s'arrêter sur cette grande gigue blondasse qu'était Guy L., mon voisin. D'un geste que prolongeait une trique en bambou il le désigna en jetant un « Vous » tellement ouaté, que l'on entendait « FFFOU » ... Je soufflais, car en général, jamais deux voisins n'étaient interrogés le même jour, à moins bien sûr de le demander, ou si l'élève séchait.

Guy se leva, visiblement mal à l'aise. Comme nos pupitres ne permettaient de se tenir debout, il fallait se pencher en avant et tenir la table pour avoir une certaine apparence de bipède en position verticale, à moins bien sûr de se mettre debout dans la rangée, mais en général nous ne nous y mettions que sur demande du maître. Dans cette position, Guy avait vraiment tout du singe, ses grands bras mi-repliés entre ses épaules. Il bafouilla quelques mots sur la situation de la Normandie, et ce devait être dans la leçon car Monsieur M. ne le reprit pas, et arriva à ces mots qui résonnent encore quarante ans après à mes oreilles : « En Normandie on y pratique l'élevage, on y élève...bien...on y élève..... » Il reprit par deux fois sa phrase au complet mais arrivait toujours à « On y élève » sans pouvoir sortir un mot de plus. Derrière lui, un élève souffla « des vaches », mais Guy ne l'entendit sans doute pas, il était blême, et ses yeux bleus ressemblaient à des soucoupes, ses bras tremblaient, ses doigts grattaient la table, espérant peut-être y découvrir sous le vernis, l'élevage pratiqué en Normandie. La voix de Monsieur M. se fit plus étouffée qu'à l'ordinaire en même temps qu'il se rapprochait plus : « On y élève quoi ? », pour la quatrième ou cinquième fois il répétait « On y élève ... », se yeux me suppliaient, je crois que si j'avais su je lui aurais dit mais je ne savais foutre plus ce qu'on élève en Normandie. D'ailleurs la Normandie je m'en moquais un peu, et encore maintenant je ne sais pas ce qui me dicta de lui souffler : « Des p'tits poussins ». Le regard de Guy s'alluma un peu comme le noyé qui voit là une bouée salvatrice, il se dressa légèrement, et avec assurance lança : « On y élève des p'tits poussins ». Les yeux de Monsieur M. se plissèrent derrière ses besicles, tandis que la classe pouffait. Guy passa vite de l'assurance à l'abattement le plus complet, ses yeux m'interrogèrent, ne comprenant pas tout à fait encore. Tout cela se passa si vite, une seconde peut-être avant que dans un sifflement la trique de Monsieur M. ne s'abatte avec précision sur l'oreille de Guy ; il s'agissait d'une pointe flexible de canne à pêche d'un mètre cinquante environ. Guy hurla mais ses yeux ne me guettaient pas ; il mit ses longs bras devant afin de protéger sa tête et ses oreilles, mais la trique s'abattait toujours avec une rare précision sur les mains et poignets de Guy. « Ah, on élève des p'tits poussins en Normandie ? Crétin !

« Imbécile ! », hoquetait Monsieur M., mais toujours de sa voix étouffée. « Vous resterez jusqu'à six heures ce soir. Ceci mit fin aux rires de la classe, sauf moi-même qui était secoué d'un grand rire que je ne pouvais refréner. Je pleurais et suffoquais, même le regard de Monsieur M. ne put me faire arrêter. La classe avait pris le silence qui laisse présager les typhons. Tout le monde attendait que mes oreilles goûtent la finesse de la « canne oreille » comme on disait, mais rien ne se passa. Je m'essuyais les yeux avec les manches de mon tablier, et j'entendis seulement « Le rieur, à vous ». Je ne réalisais pas tout de suite, ce n'est qu'en voyant tous les regards tournés vers moi, que je me rendis compte dans quelle situation je m'étais fourré. Je m'exécutais en prenant la même question que Guy quelques instants plus tôt ; je devais avoir encore la face hilare malgré ma frousse. « Qu'élève-t-on en Normandie ? Voulez-vous le dire à cet imbécile, ce qu'on élève en Normandie ? » et je me vis jeter d'un trait : « On y élève des vaches M'sieur », et m'étais souvenu à temps de ce qu'avait soufflé l'élève derrière Guy.

« Parfaitement, entendez-vous petit crétin ? Des vaches et non pas des p'tits poussins ». Ces phrases étaient à nouveau ponctuées de coups de canne oreille sur les mains de Guy qui cherchait vainement à les cacher. Je me rassis très vite avant que Monsieur M. ne me demande de poursuivre. Je ne sais pas comment se termina l'heure de géographie, je sais seulement le regard que me coula Guy sans aucune rancune, il semblait me dire, « T'es plus fort que je le croyais, et tu m'as soufflé une vacherie dans le seul but de me faire punir. T'es vraiment fort », voilà ce que me disait son regard, du moins c'est ainsi que je l'interprétais. Je n'ai jamais dit à Guy que je ne savais pas un traître mot de la leçon sur la Normandie. Ce qui est à savoir, c'est que jamais Guy ne me tracassa par la suite.

En mai 1937, Louis mon frère entra à son tour dans la corporation d'adultes travailleurs. Dès le premier mois, il put s'acheter un vélo d'occasion qu'il retapa par ses propres moyens, et surtout en peignant en rouge vif à l'aide d'un pulvérisateur à Fly-Tox. L'effet était fantastique, du moins nous le crûmes, sans doute devait-il y avoir des coulées de peinture mais personne n'y prit garde. J'étais presque aussi fier que mon frère, il y avait un vélo dans ma famille ; car il faut dire que le vélomoteur de mon père avait depuis longtemps rejoint au Mont-de-Piété la vaisselle fine du mariage de mes parents, leurs alliances, la montre du grand-père, et j'en passe.

Heureux de son vélo, mon frère voulut me faire plaisir en m'amenant un jour à 13h30 à l'école, assis sur le cadre comme cela se faisait bien à l'époque. Je baignais dans l'huile en jetant des regards sans modestie à mes copains qui se rendaient à pieds en trainant leurs chaussures ou rayant les murs avec une pierre. Il y avait un grand virage juste à mi-parcours, et nous venions de l'amorcer quand sans doute, par l'inclinaison du vélo, l'un de mes talons trouva le mauvais goût de venir se placer dans les rayons de la roue avant. Cette cause eut son effet immédiat ; nous avons abandonné tous deux la bicyclette bloquée sur place à un mètre du sol et à quelques centimètres l'un au-dessus de l'autre, nous prenions notre premier vol. Il fut de courte durée, et deux fois hélas se termina sur le bitume de la rue, moi dessous, mon frère dessus. Quand je me suis relevé, j'avais le nez qui saignait, la joue brûlée par le frottement, les lèvres fendues ressemblant au chou-fleur, et une incisive supérieure en moins. Mon frère n'avait rien, j'avais amorti son choc. Le vélo avait la fourche tordue et la roue en huit. J'eux droit à quelques jours de vacances sans joie, ne pouvant ni manger ou boire, ou presque. C'est en juin qu'eut lieu une petite histoire qui permit à mon frère de laver l'affront reçu par le père de Daniel lors de l'attaque de Tarzan. Mais pour conter cette anecdote, il faut d'abord savoir que le dimanche,

mon frère sortait avec ses copains, ma mère l'obligeait à m'emmener, croyez que ce n'était pas de gaité de cœur qu'il se soumettait à ce rôle de chaperon, d'autant qu'à tous les trois, ils allaient rejoindre deux sœurs et une copine qui travaillaient elles aussi à l'usine. Le béguin de mon frère portait le nom d'Éliane, et on passait d'interminables après-midi à se promener, mais comme je n'avais aucune voix au chapitre, ces promenades me sortaient par les yeux. Aussi mon frère avait-il trouvé la solution. Pour se débarrasser de moi et pour me faire plaisir, ils se collectaient tous les trois pour me donner trois francs représentant le prix d'une place en troisième au cinéma. Il était convenu que je ne rentrais pas à la maison sans lui, et il me fixait un rendez-vous quelconque où je l'attendais parfois assez longtemps.

Au cours d'une de ces séances de cinéma, j'avais vu un film où deux hommes se combattaient avec de courtes dagues tenues dans la main droite, tandis que le bras gauche enroulé dans une cape et replié à la hauteur du visage servait à parer les coups adverses. Il n'en fallut pas plus pour que le jeudi, que je passais souvent désormais seul, n'ayant pas de copains, je propose à Daniel, qui trainait aussi lamentablement que moi dans la cour de reconstituer ce combat. Daniel accepta : il n'allait jamais au cinéma, ou si cela lui arrivait avec sa sœur ; ils allaient au cinéma du Patronal de Monsieur le Curé voir la vie de Jésus ou des films analogues. Il s'enroula le bras gauche dans un sac de jute poussiéreux qui avait dû contenir des patates, et j'enroulais le mien avec les deux torchons à vaisselle. Chacun avait pris son arme, pour lui il s'agissait d'un couteau effilé très pointu à manche noir, pour moi un couteau à manche clair et tout aussi pointu dont ma mère se servait pour couper le pot-au-feu le dimanche. Et le combat s'engagea. Le sac de jute et les torchons à vaisselle recevaient presque tous les coups, à l'exception de ceux qui étaient portés dans le vide grâce à nos esquives. Je ne songeai pas le moins du monde qu'il faudrait rendre des comptes sur l'état des torchons, qui, au fur et à mesure du combat se transformaient en dentelle du Puy. Combien dura ce sinistre duel ? Je n'en sais rien, nous étions trop pris l'un et l'autre pour mesurer le temps qui passait. Il s'acheva pourtant, tout a une fin. Le couteau de Daniel venait de pénétrer de trois centimètres dans mon poignet droit. Le sang giclait de partout quand il eut retiré la lame. Daniel resta avec moi un court instant, et courut chez lui et s'enferma à clé. Je suppose que ce sont mes cris perçants de frousse - car je ne crois pas avoir aussi souffert - qui attirèrent Madame M., la mère de Claudie. Elle avait été infirmière autrefois, elle ne fut pas embarrassée pour me ligaturer et me poser un pansement compressif. Elle me donna à boire et fit prévenir ma mère par téléphone car la femme du chef du personnel disposait cette intervention extrêmement rare.

Une visite chez le pharmacien rassura ma mère, je n'avais aucune veine ni artère tranchée, mais il n'était pas aussi affirmatif en ce qui concernait les tendons ou nerfs moteur des doigts car je ne voulais à aucun prix tenter de bouger ces derniers. Il conclut qu'il valait mieux attendre un jour ou deux, et consulter le médecin si je me rendais compte que mes doigts étaient raides. Il n'en fut rien ; le soir même, seul, je fis bouger mes doigts sans aucune peine. Seule cette brûlure tracassante me taquinait. Il fallait bien dire à mon père que c'était Daniel qui m'avait fait cela. Je ne crois pas avoir dit que c'était moi qui l'avait proposé d'ailleurs, ce n'aurait servi à rien. Mon père avait sa revanche, et de toute façon, Daniel était le plus vieux, donc...

Je n'eus pas droit à être témoin de la scène ; mon père et ma mère partirent de concert. Quand ils revinrent une bonne demi-heure après, ils étaient rassérénés mais ne me dirent rien, sinon que Daniel avait reçu une bonne raclée. Jamais nous ne nous sommes recrusés Daniel et moi. Chaque fois que je le voyais il me fuyait et s'enfermait chez lui. Il ne me restait plus que Claudie avec qui je pouvais m'amuser. C'est au cours de ces amusements, ne comprenant pas pourquoi

Claudie était obligée de s'accroupir pour soulager sa vessie, qu'elle me fit voir qu'elle n'était pas faite comme moi. À mon tour je lui montrais que je n'étais pas comme elle. Et nous nous plûmes tous les jours, même plusieurs fois par jour à nous montrer que nous n'étions pas pareil. Mais comme Saint Thomas, le sens de la vue n'était pas suffisant ; un jour sa mère nous surprit, chère femme, elle n'en dit rien à ma mère, heureusement, car j'aurai sans doute reçu une double correction : la première pour la « chose » en elle-même, la seconde pour faire cette « chose » avec la fille du chef du personnel et plus jeune que moi. Le détournement de mineur n'a pas de limite.

J'en parlais quand même à mon frère, il éclata de rire et me rétorqua tout net : « Tu savais pas que ce que tu as, c'est pour le mettre dans ce qu'elle a ? ». Non je n'en savais rien, les cours d'initiation sexuelle n'étaient pas au programme du cours élémentaire première année, pas plus qu'aux autres d'ailleurs. Mais être surpris une fois ne nous empêcha pas de poursuivre, et fort des informations de mon frère nous avons essayé vainement d'autres fois, sans résultat. Nous en avons conclu qu'il devait y avoir un truc d'adulte qui manquait.

Les grandes vacances arrivèrent, j'étais heureux, et un peu malheureux. Il n'était plus question de retourner chez Monsieur et Madame C., la pauvre femme atteinte d'un cancer à l'intestin était entrain de s'éteindre. Claudie partait en vacances, Daniel ? Il ne me causait plus et devait dans doute partir en colonie avec Monsieur le Curé ; de copains d'école je n'en avais guère : pour tous je restais « crassous », bien que j'en suis persuadé, j'avais par moi-même meilleure tenue. J'assumais tout seul à la maison ce que nous assumions à deux avant que mon frère ne travaille, mais comme j'étais plus paresseux que lui, je n'en faisais même pas la moitié. Comme il ne fallait pas compter sur mon père pour mettre la main à la pâte, que mon frère désormais ne venait juste que pour manger et dormir, voyez la tâche qui restait à ma mère en dehors des heures de travail. Le ménage était en piteux état, il y avait plus de tâches en tout genre et de toiles d'araignée que les murs et plafonds n'en pouvaient contenir. Je m'ingéniais quand même à faire quelques plats ou pâtisserie en plus de ce qui m'était ordonné de faire cuire ou préparer, mais sincèrement ce n'était pas pour soulager ma mère, mais seulement parce que j'étais gourmand. Cet été 37, mes jeux se bornèrent à jouer au Tarzan solitaire avec les cordes pendues au marronnier, et partir à la Gravine avec mes chiens, c'était un petit ruisseau limpide, qui coulait en contrebas d'un pré distant de deux à trois kilomètres de chez nous.

Je me trempais les pieds et tentais d'attraper de minuscules poissons qui passaient entre les jambes et entre les doigts. Pour meubler un peu la monotonie, je me décidais à attraper les oreillons, ça fait passer le temps. Sans évènement sensationnel, la rentrée arriva. Je la redoutais un petit peu. Allais-je rentrer chez Monsieur M. ? Qu'était une classe intermédiaire entre le cours élémentaire 1 et 2 ? Où allais-je aller ? Chez N. ? Il n'avait pas bonne réputation ce pion, mais pas du tout comme Monsieur M. qui était froid (je crois que je vais m'empêtrer si je veux poursuivre à faire un jugement comparatif en conservant la manière de voir d'un enfant) ce qui était ressenti confusément par nous.

C'est qu'autant Monsieur M. était craint pour sa franche sévérité, il n'en était pas moins un être bon, d'une très grande bonté même. Bien sûr nous ne disions pas : il est bon, il est gentil, au contraire, il était surtout extrêmement juste. Aucun favoritisme ne régnait dans sa classe. Personne ne disait : C'est le chouchou du Père M., car il n'y en avait pas. Nous avions un certain respect pour ce pion d'une autre époque. A l'inverse, Monsieur N., le pion le plus grand du

groupe scolaire était toujours tiré à quatre épingles ; jamais je n'ai vu ses chaussures rouges maculées, sa blouse grise était au moins changée deux fois par semaine. Il était hautain, il avait une voix métallique, et on aurait dit qu'il aimait l'entendre. Le front en pain de sucre dégagé, très dégagé même ; vous savez, ceux dont on dit qu'ils ont une calvitie intelligente. Il était tatillon, mesquin, ironique avec ceux qui n'étaient pas à la hauteur des cours qu'il dispensait. Voilà la différence vue par un adulte entre Monsieur M. et Monsieur N.

Hélas, cancre je quittais Monsieur T. cancre j'entrais chez Monsieur N., c'est seulement chez lui que je fus régulièrement dernier. Comme nous changions régulièrement de place en fonction du classement mensuel, je vis presque tous mes copains évoluer d'un pupitre à un autre, sauf moi, qui passa mon année au dernier bureau de la quatrième rangée gauche. C'est au cours de cette année que je fis la connaissance approfondie de Maurice V. Il avait eu un début d'année scolaire moyen à la suite d'un petit évènement, il avait échoué comme compagnon d'infortune au dernier pupitre de la quatrième rangée gauche. Du fait qu'il était avant-dernier et qu'il s'y cramponnait, il avait droit malgré tout à la place droite dudit pupitre, vu de l'estrade de Monsieur N. Le petit évènement, avait eu lieu justement le jour de la composition d'orthographe, ma bête noire. Maurice avait dû commettre une erreur grossière ; Monsieur N. l'avait pris par l'oreille droite en lui susurrant des mots doux comme « Idiot, imbécile, etc.. ». Voulant se dégager, Maurice trébucha dans le pied du bureau et bascula en avant ; mais Monsieur N. n'avait pas eu le réflexe ou n'avait pas voulu lâcher sa proie ou victime, et Maurice se retrouva par terre avec le lobe de l'oreille décollée et qui saignait abondamment. Maurice fut envoyé chez la concierge qui faisait office d'infirmière et il nous revint quelques instants plus tard avec un pansement tenu par du sparadrap. Monsieur N. ne manifesta aucun sentiment, et les cours reprurent jusqu'à 11h30. C'est à ce moment-là que Maurice, dès qu'il fut dans la rue, hurla : « T'ar ta gueule N., j'vais chez les condés ». Ça c'était un homme. Nous fûmes bien environ six à suivre Maurice au commissariat de police, devant lequel nous passions quatre fois par jour. Je ne veux pas médire, mais je crois que si nous n'y avions pas été, il se serait dégonflé. En route, il proférait des menaces, « Eh, té, c't aprèm, j'vais apporter l'pétard d'mon père et j'le descends, le N. ».

Arrivés au commissariat, comme nous l'entourions, il ne put faire autrement que d'entrer ; mais aucun des suiveurs n'osa aller plus avant. Maurice ressorti quelques minutes plus tard, tout rouge, et nous fit part de son entretien en concluant par : « Y m'ont dit qu'ma mère vienne porter plainte ». pour nous tous, évidemment, l'affaire s'arrêtait là et était classée. On ne croyait pas beaucoup que le père N. puisse être inquiété, après tout il était dans les mœurs scolaires de recevoir des raclées par les pions. Lui, bien sûr, exagérait, le père M. lui, cinglait, mais jamais n'avait fait couler une seule goutte de sang. À la rentrée de 13h30, Maurice n'était pas là, et le cours commença sans lui. Vers deux heures moins le quart, la concierge vint prévenir Monsieur N. d'aller au bureau du dirlo. Le pion voisin, Monsieur S. vint faire l'intermède, et comme nous étions en cours, on ne levait pas trop la tête, un zéro descendait vite. Quelques minutes plus tard, Maurice faisait son entrée triomphale, en secouant énergiquement sa main droite et en pinçant les lèvres, nous signifiant qu'il y avait du grabuge au bureau du Directeur. Un bon quart de la classe, toujours les mêmes, fut électrisé et frissonnait d'aise, j'étais bien sûr de ceux-là, vous savez ceux qui ne recevaient comme toute pitance d'encouragement que regards de commisération ou de mépris de la part du pion. La tarte ou le coup de pied au cul passe encore, c'est humains, mais ces regards de pitres méprisants, c'est dur à supporter. Un bon quart d'heure

après Maurice, Monsieur N. rentra, il était blanc comme un lavabo. Nous n'avions plus qu'une hâte, c'est que la cloche sonne pour la récré, Maurice pourrait nous donner des détails. Nous dûmes rester sur notre faim ou presque ; Maurice nous raconta qu'il l'avait dit à sa mère, que sa mère s'était rendue au commissariat pour déposer plainte, qu'un condé en civil et la mère de Maurice avec lui-même étaient venus voir le Dirlo expliquer l'affaire, et quand Monsieur N. était rentré avait dit à Maurice de rejoindre la classe. Peut-être le lendemain Maurice eut-il d'autres informations par sa mère, mais déjà l'affaire était passée et n'avait plus du tout le piment de la veille. Ce que l'on remarqua tous, c'est qu'au classement, Maurice devint, jusqu'au bout de l'année mon voisin de table. Quand on est dans le même sac, même si on n'est pas tout à fait du même milieu social, on fraternise par la force des choses ; Maurice et moi on devint vite copains.

Comme il n'était pas plus que moi enthousiasmé par la classe, on écoutait d'une oreille discrète les roucoulements des chouchous quand le pion parlait, mais on s'occupait plus souvent à se raconter des histoires ou à dessiner pendant les leçons, ce qui fit un jour faire cette remarque venimeuse de Monsieur N., prenant la classe à témoin : « Regardez cette graine de racaille, ce sont eux que l'on verra plus tard sur les journaux pour vols ou pour crimes ». À vrai dire, cette sentence tomba à plat sur nous, bien qu'elle nous fut destinée, nous ne nous sentîmes aucunement concernés.

Maurice habitait une villa au quartier du Tondu, ce n'était éloigné de chez moi que d'un kilomètre tout au plus. De chez lui, La Gravine était proche, et il y avait plus haut un étang avec deux îles, mais qui était domaine privé du Journal La Petite Gironde je crois, ou La France. Le Domaine s'appelait « La Page Blanche ». Ne me demandez pas pourquoi même si ce nom a un rapport avec le quotidien en question, je ne vois toutefois pas la signification. Il faut dire que nous n'allions pas nous tracasser pour si peu de chose.

Je n'y étais jamais allé, sauf une fois avec mon frère à l'occasion d'une kermesse. Maurice, lui, connaissait bien les lieux, il m'y entraîna un jour, et en faisant le tour de l'étang, on y vit une barque à fond plat, amarrée dans un coin, à l'aide d'une chaîne et d'un gros cadenas. Tout le tour de l'étang, ainsi que les deux îles étaient couverts d'arbres. L'endroit était très attirant pour monter aux arbres, se baigner, se cacher, enfin, s'amuser quoi. Et puis il y avait cette barque, bien sûr, elle était cadénassée, mais chacun en soi, on pensait bien que ce n'était pas un handicap insurmontable. C'est vers la fin de cette année scolaire 38 que je pris goût, avec Maurice, à fréquenter de préférence la Page Blanche plutôt que le cours de Monsieur N.

Mais les grandes vacances arrivèrent avant que nous mîmes au maximum nos capacités en œuvre dans le domaine de l'école buissonnière. À la maison on parlait beaucoup de « boches » et d'un certain Hitler, d'un Duce du nom de Mussolini, d'un Franco aussi, mais lui, ça faisait deux ans que j'en écoutais parler sans trop comprendre. Maintenant je suivais mieux les événements, Franco, Mussolini et surtout Hitler étaient tous trois de sinistres salopards disait mon père. « Vingt Dieux, ajoutait-il, dire que vingt ans après il va falloir remettre ça, on nous avait pourtant dit que c'était la der des ders qu'on avait fait en 14 ».

D'autres fois il s'en prenait aux Croix de feu « Ces fumiers-là sont pour les boches et les fascistes, heureusement qu'il y a Staline ». Après il s'en prenait aux anglais et à Chamberlain. Alors là, ma mère profondément anglophobe en ajoutait, elle ne pouvait souffrir Neville Chamberlain qui était seulement un gars, selon elle « à négocier n'importe quoi à condition que la perfide Albion ne soit pas inquiétée et bien sûr à laisser son alliée la France dans la mouscaille

se débrouiller seule ». Edouard Daladier n'était pas non plus en odeur de sainteté chez les mien. De plus en plus je détestais Hitler, Mussolini les boches et les Italiens. Il faut dire qu'en dehors de mes parents, la radio ne mâchait pas non plus les mots.

Mais il y avait les grandes vacances et par-dessus tout c'était la joie car j'allais partir en colonie pour la première fois.

À l'usine il y avait une sorte d'assistante sociale ; bien sûr ça ne s'appelait pas comme ça à l'époque. Elle dirigeait à l'échelon départemental une organisation qui s'intitulait TRAVAIL ET LOISIRS. Mon père disait que c'était croix de feu, mais comme cette personne avait consenti à me faire partir en colonie à tarif réduit, il ne disait pas trop de mal d'elle. Pour tout dire, il en disait même du bien car je crois qu'elle avait d'autres activités bienfaitrices au sein de l'usine où elle assurait une permanence une fois par semaine.

Je ne sais pas si mon père avait raison, mais s'il avait raison, ben il se mettait sacrément le doigt dans l'œil en disant que les Croix de feu étaient pour les boches – c'est le raisonnement que je tenais à l'époque.

Je n'ai jamais réellement su de quelle obédience était cette organisation « Travail et Loisirs » ; ce qui était sûr c'est qu'elle n'était pas de gauche, sans doute à droite sans trop, mais je crois profondément nationaliste et germanophobe. J'eus au cours de mon séjour maintes fois l'occasion de constater que les allemands n'étaient pas dans le cœur des moniteurs, peut-être tout simplement parce qu'ils avaient tous autour de vingt ans et que la guerre menaçait.

Mais mon père avait décrété que cette jeune était Croix de feu, parce que je crois elle avait les faveurs du jeune fils du Patron qui était P.S.F. donc Croix de feu, donc cagoulard et camelot du roi, etc.. D'ailleurs, pour mon père, tout ce qui n'était pas communiste était forcément Croix de feu et avait des affinités avec Mussolini et Hitler.

Avant de partir à cette colonie, il était nécessaire que je me fasse arracher le chicot qui me restait de ma chute de vélo. Je sais que personne n'aime aller chez le dentiste, mais comme de toute la famille c'était moi qui ouvrait le feu, et que mon père, pour m'encourager me disait : « Si après le premier coup de maillet sur la tête tu n'es pas endormi, dis-le au dentiste pour qu'il t'en donne un second », bien sûr je n'y croyais pas mais je n'étais pas trop rassuré quand même, d'autant que je n'ai rien d'un courageux.

L'affaire ne se passa pas trop mal malgré tout et surtout mieux que je l'avais imaginée.

Ma mère passait ses soirées à me récupérer du linge pour emporter, il y avait une liste bien sûr mais ma mère passait sur beaucoup d'articles qu'elle jugeait superflus. C'est surtout que nous n'avions pas ces articles et qu'il n'était pas question d'engager des frais pour se les procurer.

À titre d'exemple, à l'exception de ma mère qui avait des vêtements de nuit, nous et mon père on couchait avec de chemises trop vieilles pour être portées de jour, souvent sans col et sans poignets, ceux-ci ayant terminé leur existence entre la planche à laver et la brosse en chiendent de ma mère.

La liste prévoyait deux pyjamas, j'eus droit à deux chemises pas trop délabrées. Elle prévoyait encore des caleçons courts, le slip n'étant pas encore tout à fait dans les mœurs, mais comme les caleçons courts n'étaient pas dans nos mœurs à nous j'eus droit à rien du tout. En chaussures par contre depuis que nous habitons l'usine, j'avais ce qu'il fallait, comme nous tous d'ailleurs.

En voilà la raison.

Avant de lancer une série, un certain nombre d'échantillons étaient fabriqués à l'usine de manière à être présentées aux revendeurs, je parle bien sûr de l'usine du plus jeune des patrons, Jacques, qui fabriquait des chaussures cuir. Certains de ces échantillons ne voyaient jamais le jour de l'ouverture d'une série ; ils étaient alors jetés pêle-mêle dans un réduit situé sous les combles. Mon père avait déniché cette corne d'abondance qui chaussait toute la famille, pas toujours à la pointure et souvent dépareillée. En marchant vite cela ne se voyait pas trop et pour être franc il fallait le savoir, car malgré tout, si mon père n'arrivait pas à appareiller une paire dans la forme, il recherchait quand même au plus ressemblant, le plus souvent il s'agissait de chaussures dépareillées dans la pointure ; il m'arriva souvent de porter un 37 à un pied et un 38 à l'autre.

Bref, j'avais ce qu'il fallait. Soucieux sans doute que je ne pris pas de coups de soleil, mon père tenait beaucoup à ce que j'emporte un chapeau. Rien qu'à penser à ce chapeau j'en avais et j'en ai encore des nausées. Il avait trouvé ce chapeau à l'usine aussi, neuf malgré tout ; il s'agissait là aussi d'un échantillon qui avait été présenté à l'armée et qui n'avait pas été retenu. Imaginez un casque colonial kaki, mais mou, en toile. La calotte était faite en demi-tranche de melon dont les pointes se réunissaient par un petit pompon. Les bords étaient encore plus mous que la calotte et pendouillaient misérablement en affectant une ondulation plus ou moins régulière.

La première fois que je le mis je devins sourd et aveugle, seul mon menton émergeait par-dessous. Mon père convint que je ne pouvais pas le porter ainsi mais, obstiné, il dit à ma mère : « Tu le relèveras devant et tu mettras un point ». Après cette petite transformation j'étais équipé pour la pêche en Islande. Je trépignais de rage. J'avais déjà le sens du ridicule, rien n'y fit. Ce kaki était pisseux, je le dis, mais mon père décréta qu'il était « champagne ». Que dire après cela. Je fus rassuré le soir : mon frère qui comprenait très bien me dit : « Que t'es couillon, tu l'emportes sans rien dire, mais là-bas tu ne le porteras pas et c'est tout ». C'était simple mais fallait y penser, d'autant qu'il n'était pas prescrit de chapeau sur la liste.

Ce qui me faisait le plus plaisir ce n'était pas la colonie car je la redoutais un peu, mais le voyage car nous nous rendions en Savoie à Pont-de-Beauvoisin, c'est-à-dire près de quinze à seize heures de train, et tous ces noms de gare qui ressortaient de ma mémoire ; Libourne, Mussidan, Périgueux, Limoges, Saint-Sulpice-Laurière, Gannat. À Gannat, le train repartait en arrière, Saint-Germain-des-Fossés, Roanne, Tarare et enfin Lyon, mon Lyon.

Et après ? l'inconnu bien sûr.

Enfin le jour -J arriva. C'est vers 18 heures que nous montâmes dans le B-G. J'avais insisté pour arriver un peu plus tôt afin de pouvoir contempler la locomotive à vapeur qui allait nous tuer.

Je ne sais pas si ma mère pleura, moi pas j'étais tellement émoustillé que je n'ai aucune souvenance du visage de ma mère sur la quai quand le train s'ébranla. Nous devions être une quinzaine au départ de Bordeaux, répartis en deux compartiments. On lie vite connaissance dans ces cas-là, et je ne redoutais pas d'être appelé « crassous ». Personne ne me connaissait, je ne connaissais personne et j'étais propre, du moins je le crois, car personne ne me fit de remarque. Tant qu'il fit jour, nous restâmes aux fenêtres du compartiment ou du couloir, quand, avant la tombée de la nuit, le moniteur nous dit qu'il fallait manger. Rien n'était prévu pour le voyage, chacun avait pris la précaution d'emporter son repas froid. Les valises s'ouvrirent, pas

toutes en même temps bien sûr, et les gâteaux, saucissons, jambons, etc., sortaient des énormes sacs en papier graillonneux. Pour ma part, j'avais une omelette froide entre deux tranches de pain et un morceau de gruyère. La fête quoi ! Ce que je n'avais pas emporté, et personne d'ailleurs, c'est à boire. Mais la fin de notre repas coïncida presque avec notre arrivée en gare de Limoges, et comme j'avais quelques argent, 20.00 francs je crois, je pus m'acheter une bouteille de limonade à 3 francs et étancher ma soif.

Il était tard déjà. La nuit était venue complètement, et il fallut prendre ses dispositions pour dormir. Tassés, serrés, nos bagages un peu partout, on a pris nos positions pour le repos nocturne. À vrai dire j'ai peu dormi, non pas que je n'eusse pas sommeil, mais je ne voulais à aucun prix manquer d'entendre annoncer une gare ou lire le panneau à chaque arrêt. Sans péripétie particulière, nous arrivâmes à Lyon vers huit heures du matin. S'il y en avait un qui avait l'œil torve, c'était le moniteur. Il était hirsute. Mes copains et moi par contre, on était frais comme des roses, du moins le pensait-on.

Le reste du voyage fut assez bref ; échange de train à Lyon, puis à nouveau échange de train à Saint-André-le-Gaz et enfin nous arrivions à Pont-de-Beauvoisin. Je ne sais plus trop si le train allait jusqu'au bout ou s'il fallait descendre à une autre gare. Ce fut avec l'arrivée à la colonie, l'abattement qui suit l'excitation, le voyage étant fini et pour moi c'était le principal intérêt, et la colonie n'était guère accueillante.

C'était une immense bâtisse de deux ou trois étages en pierres grises, les fenêtres cerclées de briques rouges type caserne. Sur la droite en entrant, il y avait une chapelle, sur la gauche une maison particulière attenante à des dépendances, le tout fermé côté route par des hauts murs que n'ouvrait qu'un seul portail desservant tous les bâtiments. Au centre une grande cour.

Nous fumes dirigés vers les dépendances aménagées en réfectoire où un repas nous attendait. Ensuite, selon notre âge, nous fûmes séparés dans la cour pour rejoindre différents groupes. Sur la quinzaine que nous étions au départ de Bordeaux, nous ne restâmes que deux. Marcel et moi dans un groupe, les autres je ne sais pas où ils furent affectés. Comme il y avait deux services au réfectoire, et que nos listes ne concordaient pas, je ne sais pas seulement si durant ce mois, j'eus l'occasion de les revoir. Nous devions être environ 300 à 350, nous étions je crois dix-huit ou vingt par groupe. Monsieur M. devint notre moniteur, et nous fîmes connaissance avec le dortoir qui était situé dans le grand bâtiment central. On ne pouvait se tromper : rien qu'en entrant, même l'œil d'un enfant ne pouvait confondre ces lieux, il s'agissait d'une usine désaffectée. Au plafond, de nombreuses poulies étaient encore fixées à des arbres de transmission, désormais immobilisés qui ne transmettaient plus rien.

Je ne sais comment était l'étage, notre dortoir à nous était au rez-de-chaussée, vaste pièce nue de cinquante bons mètres de long sur quinze à dix-huit de large. Il y avait quatre rangées de lit, avec deux allées, et seuls les boxs aménagés en planches destinées aux moniteurs ôtaient un peu la nudité des lieux.

Chaque groupe reçu un fanion triangulaire à deux couleurs, et chacun deux bouts de ruban accrochés à l'épaule gauche par une épingle à nourrice. Encore Récemment, on m'a dit que j'avais une âme de boy-scout, peut-être est-ce de là que j'en tire ces origines. Nous étions violet-rouge. Monsieur M., notre moniteur, était étudiant en médecine, et c'était un gars très doux qui nous apprit de nombreuses chansons, « Au pied d'une vigne » ; tous les couplets de « La

Marseillaise » - enfin nous ne chantions que les trois premiers -, « Le chant du départ », et « Chanter tout en marchant » sur l'air de Blanche-Neige, « Siffler en travaillant ».

Au cours des grandes promenades que nous faisons dans la campagne, Monsieur M. nous raconta toute la vie de Jean Mermoz. Il nous en racontait un peu chaque jour, mais avec tellement de détails que chaque épisode durait plus d'une heure. À croire que notre moniteur avait suivi le grand pilote dans ses moindres déplacements.

Chaque matin il y avait la cérémonie des couleurs, toute la colonie se rassemblait dans la cour, et un des moniteurs, à tour de rôle, levait notre drapeau tricolore en haut du mât. Ensuite, nous chantions tous ensemble le premier couplet et le refrain de La Marseillaise. Nous les gars, au début, pendant la cérémonie on se chamaillait toujours un peu, mais la gravité qu'affichait nos moniteurs déteint bien vite sur nous. Quelques huit jours plus tard, quand les trois couleurs montaient au mât, il y avait quelques 300 gosses aussi muets qu'une taupe.

Un grand voyage devait être organisé en fin de séjour, mais pour seulement deux enfants de chaque groupe qui seraient choisis par concours. Ce concours consistait à la meilleure présentation du lit et de l'armoire. Chaque matin, chacun faisait son lit, rangeait son armoire, balayait autour de son lit jusque dans l'allée. Un autre enfant, à tout de rôle et par groupe, ramassait les balayures. A 9 heures, debout, aux pieds du lits, un moniteur d'un autre groupe - jamais le même -, passait et notait chaque enfant sur la manière dont son lit était fait, sur son armoire tenue et sur la propreté de son petit quartier. On ne connaissait pas les notes, mais on avait tous la frousse, parce que les lits mal faits étaient découverts, et on avait la certitude d'avoir un zéro. Mais cela ne me gênait pas beaucoup, ce lit était facile à faire à côté de ceux que je faisais tous les jours de la semaine chez moi depuis près de quatre ans, mais il y avait beaucoup de mes copains qui n'avaient jamais fait de lits de leur vie, encore moins rangé une armoire, ni vu le balai. Que dans les mains de leurs mères. Il n'y avait que Marcel qui se débrouillait aussi bien que moi. J'ai su qu'il n'avait que sa mère, et encore était-elle infirme, bien qu'elle soit elle-même ouvrière en usine. Il ne me l'a jamais dit mais je suis sûr que chez lui, il devait aussi faire son lit et peut-être celui de sa mère, il savait aussi ce qu'était un balai.

Nous n'eûmes aucune peine Marcel et moi à être élus, et de loin, pour faire ce voyage dont la destination était Grenoble. Je découvrais la solennité d'une chose, je me découvrais français, je découvrais que le drapeau était autre chose qu'une gueille, je découvrais l'âme de mon pays. Cette simple cérémonie marqua plus mon imagination et ma vie future que toutes les leçons d'histoire apprises jusqu'alors.

C'est là, alors, qu'est enfoui je le crois, que je devins gaulliste, alors qu'il n'était encore qu'un inconnu pour des millions de français. Du moins c'est ainsi que je conçois le gaullisme : aimer son pays autant, sinon plus que soi-même. Beaucoup de français découvrirent l'âme de leur pays, je parle de jeunes bien sûr, qui sous l'occupation allemande, qui d'autres la découvrirent le 18 juin 40, ou quelques jours après l'appel d'un certain général inconnu. Ce fut la minorité. Les derniers ne découvrirent l'âme de leur pays que le 8 mai 45, ce jour-là, il fallait bien avoir bonne conscience. Moi je l'avais découverte cet été 38, je n'en tire aucune vanité, sans doute ais-je été plus réceptif cet été-là, et cette cérémonie coïncidait.

Avec les deux meilleurs de chaque groupe, Marcel et moi fîmes ce voyage de Grenoble. Oh ! Bien modeste sortie, puisque nous avons emporté le casse-croûte, il n'était pas question de

manger au restaurant, et le seul fait marquant qui enthousiasma tout le monde fut un aller-retour en téléphérique, qui avait été inauguré à Grenoble un an ou deux auparavant.

La colonie s'acheva par une consigne sanitaire ayant pour cause la rougeole qui sévissait dans les étages. Nous ne rentrâmes à Bordeaux ce jour-là que Marcel et moi.

Je rentrais heureux d'avoir à conter mes découvertes et les petites histoires de la colonie, et malgré tout un peu triste que ce soit fini. Je retrouvais ma cour d'usine : elle me parut sale, très sale.

Cette fin d'été n'en finissait pas, Maurice était en vacances, Daniel ne sortait pas, seule Claudie sortait de temps à autre mais elle me proposait de jouer à la poupée et ne savait monter aux arbres. C'est presque avec soulagement que je voyais arriver la rentrée. La vie à la maison commençait à me peser, mon père rentrait tous les soirs vers 20h30 - 21heures, son haleine aurait à elle seule réussi à détruire les boisseaux de puces qui hantaient nos lits. Si seulement mon père avait eu l'idée heureuse de souffler sur les draps... Mon frère commençait à ne plus vouloir supporter l'autorité euphorique de mon père, surtout dans ces moments-là, des scènes peu lyriques s'ensuivaient, ma mère prenaient invariablement parti pour mon frère, moi je commençais à avoir un peu honte, d'autant que mon père qui avait généralement le dessous, affichant 1m55 pieds nus était tout petit face à mon frère de 1m72, éprouvait toujours le besoin d'ouvrir la porte ou les fenêtres afin de prendre le public à témoin du degré de dénaturation de son fils.

Enfin l'école reprit, je rentrais aux cours préparant au C.E. chez Monsieur S. c'était un bonhomme que personne ne redoutais et c'était sa dernière année. Il nous dit au cours de l'année scolaire qu'il se retirait à côté de Canteret (33).

Au premier classement, je repris vite ma place, à croire que tous les pions s'étaient donné le mot pour me classer en fin de file, à moins que ce fussent mes connaissances peut être insuffisante. Maurice avait repris quant à lui une place plus convenable et devait plafonner dans les dix-huit à vingtièmes.